

Le Nord noir : représentations promotionnelles des activités pétrolières dans le Nord de l'Alberta

Dominique Perron (Université de Calgary)

Résumé

L'exploitation des sables bitumineux de l'Athabasca dans le nord de l'Alberta pose des problèmes environnementaux qui vont s'accroissant. L'admission maintenant générale de ces atteintes à l'environnement impose aux compagnies exploitantes d'avoir recours à une rhétorique particulière dans la production de leurs photographies publicitaires pour subsumer ces effets. On analysera ici quelques-unes de ces stratégies dans le discours de l'image : contiguïté, redondance, tautologie et euphémisme.

Que soient pleins d'allégresse désert et terre aride
et que la steppe exulte et fleurisse.

Isaïe : 35 :1

Gardons à l'esprit cette promesse biblique pour aborder les questions relatives à la représentation d'une région nordique qui connaît en ce moment un essor industriel sans précédent dans l'histoire du Canada : les sables bitumineux de l'Athabasca, situés dans la région de Fort McMurray, et des bassins orientaux des rivières La Paix et Athabasca en Alberta. Si l'on en croit un récent rapport tripartite du Parkland Institute, du Polaris Institute et du Centre canadien des politiques alternatives, rapport au demeurant très critique de l'industrie pétrolière en Alberta, on peut se représenter les sables bitumineux albertains, selon la description suivante qui inaugure le rapport :

Enter the Athabasca tar sand of northern Alberta, the largest known hydrocarbon deposit ever discovered so far on the planet. It is estimated to contain between 175 and 200 billions barrels of recoverable oil using existing technologies. In total, however, the tar sands could contain as much as 2.5 trillions barrels of oil [...]¹.

¹ « C'est ici qu'entrent en scène les sables bitumineux du nord de l'Alberta, le plus vaste réservoir d'hydrocarbures découvert jusqu'à ce jour sur la planète. On estime qu'il contient entre 175 et 200 milliards de barils de pétrole récupérable en ayant recours aux technologies actuelles. Toutefois, il est possible que ces sables bitumineux puissent représenter au total quelque chose comme 2,5 trillions de barils [...]. » Hugh McCallum, *A Report on the Athabasca Tar Sands and US demands for Canada's Energy*. Rapport commandé par le Parkland Institute, Polaris Institute et le Centre Canadien des Politiques Alternatives, mars 2006, p. 10 ; je traduis.

Dans le contexte international actuel où les questions de pénurie de ressources énergétiques de toute nature et de la problématique de leur renouvellement se font de plus en plus pressantes, on comprend ce que de tels chiffres, encadrés dans le superlatif, peuvent représenter, d'une part, pour l'avenir de l'économie albertaine et, d'autre part, pour les compagnies pétrolières qui s'activent frénétiquement à l'exploitation de ces champs pétrolifères particuliers : Syncrude, Petro-Canada, Imperial Oil, Conoco-Phillips, Nexen, Shell, pour n'en nommer que quelques-unes. En Alberta, dans un contexte où le coût du baril de pétrole atteint soixante-dix dollars² comparé à dix dollars en 1990, tout tourne autour de la présence de ces exploitations pétrolières du Nord et de leur incidence sur la société. Les discours politiques, économiques sociétaux, stratégiques, prospectifs, éthiques, sont tous invariablement subsumés par la question de l'évolution des ressources pétrolières et des fluctuations des multiples aspects de leur fortune.

Plus encore, les médias électroniques, la télévision et la presse imprimée, au Québec comme au Canada anglais, diffusent massivement des représentations imagées de ces exploitations pétrolières, au sujet desquelles les reportages ne se comptent plus. Ainsi, dans le cadre du centième anniversaire de la création de la province de l'Alberta, en 2005, le journal local de Calgary, le *Calgary Herald*, avait publié un reportage spécial, abondamment illustré et à forte saveur promotionnelle sur les exploitations des sables bitumineux de Fort McMurray, reportage que l'on avait intitulé de ce titre définitif, compact et mythique : « Black Gold ». Doté d'un tel titre, ce reportage prenant la forme d'un magazine adjoint au quotidien calgaréen offrait à l'herméneutique différents axes d'interprétation du phénomène permettant subséquentement une évaluation plus distinctive non seulement de ses représentations photographiques, mais de la représentation mentale de cette activité particulière qu'est une exploitation pétrolière en région septentrionale. Ainsi nous est donnée l'occasion, peu exploitée en études littéraires ou discursives, d'analyser ou de commenter les signes visibles, et sélectifs, de l'exploitation de ce qu'on nomme, voire revendique, comme l'Or noir. Cette appellation, courante tout au cours du vingtième siècle en français et en anglais, sollicite deux récits qui se modulent selon le destinataire de la représentation, mais qui aussi trouvent leur légitimation respective et réciproque dans la refonte de cette double référence en une seule nomination. Je m'explique en séparant d'abord les deux référents.

² Ce coût est de mars 2006.

L'Or : Gold

Dans la tradition mythique canadienne, toute référence à l'or est d'abord nordique. Pensons à la grande ruée vers l'or du fleuve Klondike, au Yukon, dont le nom est devenu emblématique du phénomène : The Gold Rush/La ruée vers l'or. Parce que justement, il y a ruée, ce phénomène singulier présuppose une abondance du précieux métal qui va justifier la précipitation en désordre vers cette ressource. Cette ruée est le point historiographique de la manifestation concrète de l'or présentée ou supposée comme cornucopienne, c'est-à-dire en quantité abondante. Qui plus est, les hasards de la géologie au Canada ont précisément fait que cet or a été identifié (dans la plupart des cas, mais il y a des exceptions) dans des régions septentrionales éloignées des centres de population. Dans cette tradition, l'or est donc associé au désert, et plus précisément au Canada, à la toundra présentée comme désertique. Ajoutons à la référence géographique particulière, une perception temporelle non négligeable : la ruée vers l'or est associée à l'urgence et à la précipitation, car l'abondance supposée du métal, même et surtout dans une perspective cornucopienne, est accompagnée paradoxalement de la certitude de sa finitude proche, de la menace de son tarissement, et du désir pressant de sa transformation rapide en richesse plus facilement comptabilisable. Il faut donc procéder avec rapidité pour contrer les fluctuations de la valeur d'échange du métal précieux, ce qui explique, outre l'épuisement rapide de la ressource par l'intensité de son exploitation, la très courte durée des ruées historiques vers l'or : deux ans pour le Klondike.

L'Or noir : Black Gold

Dans les deux langues officielles du Canada, cette expression renvoie sans équivoque au pétrole, conventionnel ou non. À la couleur caractéristique du brut, à sa valeur d'échange cyclique, certes, mais toujours prometteuse, s'ajoutent aussi les autres attributs auxquels l'or fait allusion : association du lieu d'exploitation au désert, ce qui est bien sûr renforcé par le rapprochement pictural avec le pétrole saoudien, toute représentation culturelle du pétrole canadien étant encore au stade de la nouveauté relative. On notera cependant que, dans la foulée de la ruée pétrolière de 2005-2006, et du boom économique sans précédent qui s'ensuivit pour l'Alberta, les Albertains eux-mêmes, après avoir ressorti pour se désigner un surnom populaire des années 1970, « Blue-Eyed Arabs³ », n'ont pas reculé non plus

³ Pour établir l'historique de ce surnom, qui laissa sa marque dans l'histoire albertaine, on consultera l'ouvrage de Peter Foster, *The Blue-Eyed Sheiks. The Canadian Oil Establishment*, Toronto, Collins, 1979.

devant l'expression « Saoudi Alberta » pour désigner leur province. Le recours à une telle mythologie pour marquer un identitaire collectif et territorial a certes un impact contribuant à légitimer une perception, aussi diffuse puisse-t-elle être, du lieu d'exploitation pétrolier comme désert, et elle n'est pas sans conséquence pour un imaginaire de la nordicité en Alberta, comme pour les régions arctiques du Canada en général, que la matière exploitée soit le pétrole ou le gaz naturel. D'autre part, rappelons aussi la perception cornucopienne de la ressource pétrolière, qui a l'avantage sur l'or de pouvoir être mesurée, ou supposée avec sinon exactitude, du moins avec une comptabilisation plus éclairée qui amène plus de certitude sur la quantité exploitable. Pour le pétrole, les chiffres sont garants de la ruée, et la quantité garante de l'exploitation : pensons à la projection de 2,5 trillions de barils. On a calculé ainsi, dans cet emportement particulier souvent causé par une rhétorique de l'incommensurable, qu'au rythme d'une production quotidienne de 2,5 millions de barils, les sables bitumineux de l'Athabasca pourraient être exploités pendant 200 ans. Dernière dimension ajoutée à une telle représentation mentale du pétrole comme quantité colossale est celle encore une fois de l'urgence qui devient le facteur hégémonique à toute appréhension de son exploitation, et le paradigme majeur qui s'oppose d'ailleurs à tout discours environnemental voulant s'appliquer au phénomène de son exploitation.

C'est sur ce fond de triple historiographie mythologisée, mythe de l'histoire, mythe du territoire et mythe de la démesure, que va donc s'instaurer une représentation médiatisée du pétrole d'abord par les compagnies pétrolières elles-mêmes, le gouvernement albertain et la presse en général, publiée dans les principales revues économiques de l'Alberta : *Oilweek*, *Alberta venture*, *Oil and Gaz Magazine*, et, comme on l'a vu, dans le *Calgary Herald*. J'ai donc sélectionné au hasard de ces revues diverses photos que je commente ici dans un ordre qui suggère une téléologie qu'elles n'ont certes pas, mais qui permet d'illustrer les colorations singulières privilégiées par les discours promotionnels coutumiers des pétrolières albertaines depuis 2001-2002, et aussi comment beaucoup de ces illustrations photographiques proposent en fait une rhétorique précise visant à légitimer, ou dans d'autres cas, à censurer, tout le processus d'exploitation du pétrole nordique comme dilapidation environnementale elle aussi sans précédent⁴.

⁴ Il est peut-être ici temps de préciser que les sables bitumineux de l'Alberta, comme territoire exploitable, recouvrent environ 23% de la surface de la province, une superficie égale à celle des provinces maritimes de l'est du Canada.

Contiguïté et redondance

Une première photographie tirée de la revue *Alberta Oil* (décembre 2005), pourrait suggérer au départ une occurrence remarquablement rare au sein de ces photographies promotionnelles comme des illustrations de reportage : on proposerait sur cette image une représentation stéréotypée d'une nuit nordique magnifiée par une superbe aurore boréale. Un camaïeu de bleu-vert sur fond de neige bleutée illustre la sinuosité d'un pipeline recouvert de neige dont le tracé marqué de courbes s'élance sans contraintes dans l'infini de la toundra graduellement assombrie. La disposition des éléments dans la photo fonctionne comme redondance serrée du sème de la boréalité, où la couleur de la neige nocturne est la même que celle du pipeline, dont la silhouette est de la sorte rendue ici à la fois éminemment visible mais aussi adoucie par l'opalescence environnante. D'autre part, on note l'espace prééminent accordé à l'aurore boréale qui domine le parcours du pipeline et dont les teintes se signalent éminemment comme couleurs contrastantes avec la neige : la pureté toute minérale et parfaite de cette aurore renvoie d'emblée à l'idée d'un Nord édénique. Mais on voit aussi que, dans l'immédiat, l'Éden a déjà été troublé par les sinuosités imposantes du pipeline qui, et je tiens ici à cette métaphore verbale, *serpente* littéralement dans le paysage, reconstituant par inadvertance le mythe du Paradis terrestre, mais représenté après la Chute.

Ce qui est remarquable, cependant, dans cette réinterprétation du mythe de l'Éden nordique, c'est que le Paradis représenté après la Chute, laquelle est incarnée par la présence du Serpent-Pipeline, est suggéré comme n'ayant pas été véritablement perturbé par l'irruption de l'exploitation gazéifière, en réalité très dommageable pour l'environnement. Car le pipeline est doublement naturalisé, d'une part, par sa forme qui reproduit les courbes de l'aurore boréale dont les couleurs rappellent ici inmanquablement et précisément les teintes bleu-vert d'une flamme de gaz et, d'autre part, par sa couleur blanche qui se fond subtilement avec celle de la neige. Ce double mimétisme, de la forme et des couleurs nordiques, vient à point nommé pour naturaliser l'activité industrielle et dissimuler ses dommages, surtout en ce qui concerne le permafrost, la végétation fragile de la toundra et la migration des caribous. Là où sous le pipeline et autour de sa base on verrait normalement de la boue, de la terre imprégnée d'huile ou de pétrole indélébile, la neige blanche, ou d'un bleu sombre, fonctionne comme recouvrement et comme contiguïté avec une boréalité immaculée et illimitée, toujours vierge. De même, l'aurore boréale très fortement contrastée fonctionne comme l'hyperbole de la naturalisation du pipeline dont elle suit les courbes tout en réitérant les couleurs de son contenu. De la sorte, elle s'active ainsi comme le sème d'une imperturbabilité originelle qui elle aussi confère à l'ensemble l'illusion d'une continuité que rien n'a

irréremédiablement endommagée. Dans ce cadre édénique, donc, on peut avancer que les couleurs boréales fonctionnent en fin de compte comme les vecteurs chromatiques d'une absorption efficace à toute déprédation du territoire. Le péché environnemental a été commis, certes, mais entièrement pardonné, ce qui justifie d'ailleurs sa visibilité subséquente, car le pipeline n'est pas dissimulé, ce sont ses effets qui le sont. La boréalité même s'en est chargée en recouvrant les conséquences délétères de son installation et de son fonctionnement.

Chaos originel et tautologie

Passons maintenant à d'autres représentations certes plus brutales, tirées de « Black Gold », ce numéro spécial du *Calgary Herald* en 2005, représentations qui n'ont ici recours à aucun artifice de contiguïté pour masquer l'ampleur et les conséquences des activités d'exploitation des sables bitumineux. Car il faut rappeler que les photographies reproduites dans le magazine sont d'usage promotionnel et donc d'accès public, ne faisant ainsi nullement l'objet d'une censure. Cette absence de censure est précisément ce qui interpelle l'analyste soucieux d'identifier un discours sous-jacent à de telles représentations qui ne cherchent nullement à masquer ou même à diminuer l'impact environnemental des exploitations des sables bitumineux.

En parcourant les illustrations du magazine, on est au rapidement frappé par deux choses. D'abord, par l'immense machinerie, camions et convoyeurs, dont les photos ne permettent pas de donner une juste idée. Il s'agit en fait des plus gros transporteurs de roc au monde, qui fonctionnent en ce moment comme une représentation emblématique de l'Alberta elle-même, au Canada et même aux États-Unis. L'autre élément, c'est, bien sûr, les sables eux-mêmes, exploités *in situ* dans des mines à ciel ouvert, dont certaines peuvent avoir une vingtaine de kilomètres de diamètre. Si on a pu qualifier le pétrole d'Or noir, en fait, la véritable couleur des sables est brun foncé, couleur d'*espresso*, comme le soulignent plusieurs observateurs. Par ailleurs, les experts eux-mêmes utilisent le verbe *to brew*, infuser, pour qualifier le processus de séparation des sables et du bitume et le résultat, le brut synthétique non conventionnel, peut aisément se comparer à un fond sirupeux de marc de café.

Mais nul stratagème n'est ici mis en place pour masquer l'impact réel de l'exploitation des sables sur l'environnement fragile du muskeg alterné de forêts de conifères qui caractérise la région de l'Athabaska. Sur les photos qui représentent au degré zéro ces exploitations, rien ne suggère une végétation précédente ni surtout la possibilité d'une végétation subséquente. Mieux encore, l'absence de couleurs définies (kaki, bruns, gris, vert de gris, anthracite) n'évoque aucune sympathie pour cette terre que l'on montre

surmontée d'étroites bandes de ciel décoloré et terne, ciel qui n'évoque aucune saison particulière. Toute référence à un territoire nordique, qui est en fait le lieu réel des exploitations, est éliminé même de par les variantes de cette couleur *espresso*, dont la prédominance sur les photographies renvoie à un « toujours-déjà » de l'exploitation, ou mieux encore au Chaos du premier jour de la Genèse, présentée comme éternelle, comme une continuité intemporelle. La plupart des photographies illustrant les sables bitumineux réussissent ce qui doit être considéré comme un tour de force monstatif dans l'environnement canadien : représenter un paysage de vaste échelle sans aucune référence à une saison précise ni d'ailleurs à un écosystème identifiable. Le Nord aurait toujours été en fait ce paysage brun foncé, jamais contrasté avec la neige, pourtant un élément attendu de la nordicité. Ce Nord est sans repères territorial et sans références géographiques discernables, immense terrain vague hors du temps et de l'espace : le Chaos tel que la Genèse a pu le dépeindre. Même le ciel livide suggère un épuisement antédiluvien indifférent aux activités d'en bas : cette terre n'est que boue et vide attendant cet homme-dieu qu'est l'ingénieur qui, en séparant l'or noir de la fange, lui attribuera enfin un sens et surtout une rentabilité.

Dès lors, l'exploitation des sables elle aussi est présentée dans une circularité qui justifie sa propre activité et ses conséquences : nous n'avons ici que désert et steppe aride, pour en revenir à Isaïe, et l'or noir caché dans les entrailles de ce désert n'est que la voie de son refleurissement exultant destiné à notre jouissance par décret divin. Les Albertains, à l'instar de la plupart des collectivités jouissant de vastes ressources naturelles et énergétiques devenues soudainement exploitables, n'utilisent-ils pas l'expression de *blessing* pour qualifier leur géodestinée particulière, autre expression qui renvoie à un déterminisme, qui, s'il est malaisément justifiable, n'en reste pas moins paradoxalement la base aporétique au processus de justification de la fortune albertaine. Mais ceci est une autre question. Pour en revenir à un plan plus argumentaire, il serait plausible de suggérer ici un recours iconographique à la tautologie – le sable remué n'est que le sable qui était là auparavant – comme légitimation de l'exploitation. Le Nord noir, arraché au temps et à l'espace, est ainsi présenté comme antécédent indéterminé d'une nécessaire intervention pour sortir du chaos des origines, chaos qui n'était bien sûr qu'une attente de sens que l'exploitation des sables lui confère enfin.

Steppe aride : euphémisme et renversement axiologique

Une dernière photo publicitaire de la compagnie edmontonienne PTI viendra clore notre réflexion en nous faisant quitter le Nord noir pour nous

réinstaller cette fois dans le Nord blanc, mais celui-là non point tant édénique que représenté plutôt comme vide offert. Deux seules couleurs marquent cette photographie d'un paysage arctique représenté exactement ici comme steppe dans la splendeur de sa pureté blanche et bleue, dont le caractère absolu appelle aussi la stérilité éblouissante du désert. Cependant, il faut voir à quoi est promise cette hostilité boréale inscrite dans l'image étincelante d'une mer glacée surmontée de crêtes figées par un froid lui aussi intemporel. Sur cette image, qui pourtant suggère une pureté vide par l'intensité même du bleu du ciel qui repousse toute idée de dégradation future, se trouve un texte en surimpression qui annonce que ce lieu apparemment inviolable sera bientôt le site potentiel d'un futur camp pour les travailleurs du pétrole, dont on précise que le nombre peut s'échelonner entre vingt-cinq et cinq mille. Ce dernier chiffre, s'il est réaliste, implique en fait que l'on envisage ici la création quasi instantanée d'une petite ville, plus que d'un simple camp de travailleurs. Une telle installation, à même le permafrost, indique l'inéluctable réédition du Nord noir de l'exploitation pétrolière, c'est-à-dire la grisaille du camp, la boue d'huile gelée, les vapeurs ternes des tuyaux d'échappements, le délabrement général du cadre naturel, la perte même de l'intensité nordique par le brouillage réciproque de la terre et de l'air souillés par les résidus de l'or noir, toujours lui-même associé aux exploitations de gaz naturel qu'il est plus vraisemblable de voir sous ces latitudes. Mais quoi qu'il en soit, l'éventuel client de la compagnie responsable de telles installations est, dans un premier temps, rassuré par la solidité même des teintes intensifiées par la photographie, qui en ne montrant précisément pas cette dégradation, rejette la responsabilité directe de la destruction environnementale sur l'entreprise elle-même. Dans ce cas-ci, la couleur nordique est réquisitionnée comme illusoire absolution des déprédations à venir en un étrange euphémisme qui atténuerait en l'énonçant ce qu'elle prédit. Mais du même coup, l'annonce, en ne montrant pas ce qu'elle dit, c'est-à-dire les dommages environnementaux certains subséquents à l'installation de ce camp, et en lui substituant le paysage polaire encore intouché, n'en n'indique pas moins ce qui est *préférable* à ce paysage, qui est ainsi recadré dans toute sa négativité, où, pour citer Louis Hémon seule compte « la pureté égale du bleu et du blanc [...] également cruelle [qui] laiss[e] deviner le froid meurtrier⁵ ».

Ainsi, ce message publicitaire vantant l'efficacité de l'entreprise dans la mise en place d'un camp de travailleurs, relance la promesse du paradoxal refleurissement du désert annoncé par Isaïe dans un ethos particulier qui renverse l'axiologie habituelle liée à la conception commune d'une exploitation industrielle. Les résultats de l'urgence liés à la perception cornucopienne de l'or noir assurent la présence de son exploitation

⁵ Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Paris, Grasset, 1921, p. 118.

présentée ici comme éminemment souhaitable. Cette nécessité annule ainsi, par l'effet d'euphémisation produit par la pureté hyperbolique des couleurs arctiques, lesquelles sont directement représentées, l'admission des dommages inévitables à l'environnement comme la prise de conscience critique des conséquences de ces dommages. Ces atteintes sont ainsi déréalisées, puisqu'on aura réussi à les lire, sans les *voir*.

Cette image du Nord dans sa magnificence absolue, mais destinée à court terme à toutes les déchéances, voit ainsi sa splendeur pourtant actuelle repoussée dans une antériorité du futur qui reste peut-être le véritable statut à leur tour déréalisant des couleurs nordiques de l'Alberta et des territoires du Nord-Ouest canadien. Le Nord *aura été* bleu et blanc, mais nous ne nous en souvenons plus guère puisqu'il n'était là que pour être effacé. C'est ainsi que l'ethos lié à la possession de l'or noir invite à une autre jubilation dont la déontologie singulière pourrait se traduire par le discours suivant :

Que refleurisse donc le désert sous la forme adorée de l'Or noir. Que les couleurs de la neige et des aurores boréales nous confèrent l'illusion que l'Éden est intact, et que le Nord décoloré retrouve sa fertilité dans le brassage gigantesque des sables noirs et bruns, et que la stérilité hostile et gratuite des cieux arctiques trouve sa rédemption dans la productivité agitée et fourmillante des néo-goulag d'Exxon Mobile et de Shell.